

LA CRÉATION DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Allaoui BOURHANE, Jorel MASGONTY,
Julie de MECQUENEM, Margaux RIMOUX,
Manon SIMONIN, Lisielle TYRAKOWSKI.

LA CRÉATION DE L'HOMME ET DE LA FEMME

GENÈSE, CHAPITRE 2, VERSETS 4-25

Ce texte biblique constitue un second récit de création, consacré à la formation de l'homme et de la femme. Il est très intéressant car ici, l'homme, Adam, est créé au tout début de l'histoire de la Terre, avant les animaux, avant même la création du Jardin. Cela donne à l'homme une place centrale. On le voit également dans le fait que l'homme est cité avant même sa création, comme celui qui cultivera le sol : il est déjà présenté comme maître de la Nature. Il est aussi celui qui nomme les animaux et c'est même grâce à lui qu'ils existent : ils sont comme un cadeau que fait Dieu à l'homme pour lui offrir une compagnie agréable.

Nous nous penchons ici sur la création de la femme, Ève. Elle revêt une grande importance, car elle est celle qui sera une « aide assortie » à l'homme, celle qui lui apportera ce qui lui manque. Le fait qu'Eve soit façonnée avec une côte d'Adam montre d'autant plus leur complémentarité. Qui plus est, selon les interprétations et les traductions du texte, la « côte » se transforme en « côté », comme si la femme avait toujours été en Adam et qu'elle s'extirpait de ce corps pour créer un nouvel être. Cela converge vers le fait qu'Adam et Ève semblent fait l'un pour l'autre : Adam s'exclame de joie à la vision de sa femme, comme s'il était évident qu'elle était son âme sœur. Leur complémentarité est également visible en ce qu'ils ne sont pas gênés par la nudité de chacun. Cela souligne l'harmonie qui règne entre eux et le bonheur infini qu'ils partagent.

La formation de l'homme et de la femme

Second récit de création

⁴Au temps où Yahvé Dieu fit la terre et le ciel, ⁵il n'y avait encore aucun arbuste des champs sur la terre et aucune herbe des champs n'avait encore poussé, car Yahvé Dieu n'avait pas fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol. ⁶Toutefois, un flot montait de terre et arrosait toute la surface du sol. ⁷Alors Yahvé Dieu modela l'homme avec la glaise du sol^a, il insuffla dans ses narines une haleine de vie et l'homme devint un être vivant.

⁸Yahvé Dieu planta un jardin en Eden, à l'orient, et il y mit l'homme qu'il avait

modelé. ⁹Yahvé Dieu fit pousser du sol toute espèce d'arbres séduisants à voir et bons à manger, et l'arbre de vie au milieu du jardin, et l'arbre de la connaissance du bien et du mal^b.

¹⁰Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras. ¹¹Le premier s'appelle Pishôn ; il contourne tout le pays de Havila, où il y a l'or ; ¹²l'or de ce pays est pur et là se trouvent le bdellium et la pierre de cornaline.

¹³Le deuxième fleuve s'appelle le Gihôn : il contourne tout le pays de Kush. ¹⁴Le troisième fleuve s'appelle le Tigre : il coule à l'orient d'Assur. Le quatrième

^a L'homme est créé à partir de la Terre, ce qui le relie symboliquement à son habitat.

^b La précision de l'existence de cet arbre préfigure le péché originel.

fleuve est l'Euphrate^c. ¹⁵Yahvé Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et le garder. ¹⁶Et Yahvé Dieu fit à l'homme ce commandement : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin. ¹⁷Mais de l'arbre de la connaissance du bien et du mal tu ne mangeras pas, car le jour où tu en mangeras, tu mourras. »^d

¹⁸Yahvé Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide qui lui soit assortie. » ¹⁹Yahvé Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel, et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné.

²⁰L'homme donna des noms à tous les bestiaux, aux oiseaux du ciel et à toutes les bêtes sauvages^e, mais, pour un homme, il ne trouva pas l'aide qui lui fût assortie. ²¹Alors Yahvé Dieu fit tomber une torpeur^f sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. ²²Puis, de la

côte^g qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme.

²³Alors celui-ci s'écria :

« Pour le coup, c'est l'os de mes os et la chair de ma chair ! Celle-ci sera appelée "femme"^h, car elle fut tirée de l'hommeⁱ, celle-ci ! »

²⁴C'est pourquoi l'homme quitte son père et sa mère^j et s'attache à sa femme, et ils deviennent une seule chair^k.

²⁵Or tous deux étaient nus, l'homme et sa femme, et ils n'avaient pas honte l'un devant l'autre^l.

^c Cette description des fleuves nous donne une indication terrestre de l'emplacement du Jardin d'Éden, il semble ici se trouver au Moyen-Orient, entre la Turquie, l'Irak et la Syrie (l'ancienne Basse Mésopotamie)

^d On note ici une nouvelle référence au péché originel ; avant même la création de la femme, ce sujet est déjà central.

^e On note ici la domination de l'homme sur la nature : ce n'est pas Dieu qui nomme les animaux, mais bel et bien l'homme. Ils ont été créés pour lui.

^f Cette torpeur est, avec la foudre, l'un des signes de l'intervention directe du Dieu dans le destin de ses sujets

^g Le nom « côte » peut également signifier « côté », ce qui impliquerait qu'Adam était lui aussi vu par l'auteur de ce chapitre comme un être androgyne, homme d'un côté et femme de l'autre.

^h C'est l'homme qui donne à la femme son nom. On peut y voir une forme de domination qu'il exercera sur elle.

ⁱ En hébreux, homme s'écrit *'ish* et femme *'ishsha*.

^j La référence au père et à la mère est intéressante, car à l'époque, c'était la femme qui quittait la tutelle de ses parents pour aller vers son mari.

^k On peut faire un rapprochement avec la philosophie platonicienne, qui décrit l'amour comme la recherche d'une partie de nous-même que nous aurions perdue. Ici, l'homme et la femme ne font qu'un et l'homme ne se sent plus seul.

^l On trouve ici l'évocation d'un âge d'or au cours duquel la race humaine ne connaissait pas encore le tabou ni la culpabilité.

PROLONGEMENTS LITTÉRAIRES

Maurice Scève, la création d'Ève, *Microcosme*

Maurice Scève, né en 1501 et mort en 1564, est un poète appartenant au mouvement de l'École Lyonnaise, mais reste principalement humaniste, par sa passion pour l'Antiquité. On retrouve de fait des thèmes platoniciens dans le poème présenté ci-dessous. L'œuvre *Microcosme* est un poème-fleuve s'étendant sur trois livres de mille vers chacun ; il raconte l'histoire de l'Homme, c'est donc tout naturellement que Maurice Scève y traite de la création de l'homme et de la femme.

Cette partie du poème traite de la création de la femme. Le poète met ici en avant la complémentarité d'Adam et Ève, et souligne à quel point l'absence de la femme crée un déséquilibre dans la nature. Maurice Scève introduit son poème en se concentrant sur la Nature, ici personnifiée, qui reste interdite face à cet homme seul, alors que tous les autres animaux vont par couple, mâle et femelle. Cette division des sexes est en effet très importante, car elle permet de perpétuer les espèces, c'est pourquoi cette solitude d'Adam lui semble si étrange, et même inexplicable. Ce poème est marqué par la recherche de l'altérité, voire l'idée de l'intersubjectivité avant même la formulation de cette théorie, qui dit qu'il n'y a pas d'expérience humaine sans contact avec autrui.

On retrouve également cette idée platonicienne, développée dans *Le Banquet*, disant que l'homme était au départ un seul et même être, que l'on aurait ensuite séparé et, depuis, chaque moitié serait à la recherche de l'autre afin de pouvoir pleinement se réaliser. On peut penser à cette théorie notamment par cette référence à l'état androgyne d'Adam, comme si Ève devait sortir naturellement de lui. Ici, la solitude d'Adam n'est pas développée de son propre point de vue, mais le fait de voir les choses du côté de la Nature montre à quel point cette solitude est problématique et doit être résolue. Ce poème fait clairement référence au second récit biblique de création, car on retrouve ici la torpeur d'Adam ainsi qu'Ève qui sort de son côté. En effet, la création d'Ève dans le second récit de création peut être interprétée de deux façons différentes selon les traductions : Ève peut être façonnée à partir de l'une de ses côtes mais également sortir de son côté, ce qui souligne d'autant plus l'idée de complémentarité entre Adam et Ève, car elle a en quelque sorte toujours fait partie de lui.

Précision : l'orthographe du texte a été partiellement modernisée pour rendre la lecture plus facile.

Mais voicy que Nature estonnée aperçoit
Animaux divisés de sexe, & ne conçoit
Le secret du Créant ceste division¹
En laquelle duroit sa conservation.
Et l'Homme toutefois d'elle non bien connu
Seigneurier voyant de nouveau genre nu,
Maints autres endossant plume, poil, soie, & laine,
Restoit toute confuse, & d'ignorance pleine.
Même (ce lui sembloit) que seul se montrant mâle
Ne penetrait en lui, qui de puissance égale
Estoit Androginé² : ce que bientôt après
L'ombre de vain repos, qui l'espioit de près
Sans avoir travaillé, par la douce rosée
Du doux & lent Sommeil d'oubli sourd composée³
Luy enchantant les yeux dessus l'herbe estendu
Fit apparoitre au vray : de son côté fendu,
Et le corps assoupi, peu à peu se haussant
Une teste formée, & en sphère croissant
Couverte d'or filé, mais deliément blond
Espars, & ondoyant dessus maint membre rond
Col, espauls, & bras, gorge blanche avancée
Couvrant en son secret la pudique pensée⁴
Enflée en deux tétins de mignonne rondeur,
Nourrissiers attrayant Amour à sa grandeur⁵,
Le ventre ample, & fecond, double hanche, & ceinture
Du Ceste⁶ virginal rebellant à Nature
Son entrée celant sous un moussu verger⁷

[...]

Forme elegante, & propre, au Dormant tressesemblable,
Mais qu'au reveil il vit à l'oeil plus agreable⁸

[...]

¹ Le secret du Créateur créant cette division des sexes.

² La Nature ne comprend pas le secret de l'androgynie d'Adam, car tous les autres animaux sont divisés de sexe.

³ Cela fait référence à la torpeur d'Adam dans laquelle Dieu le plonge. Il est précisé que cette torpeur est anormale car Adam n'avait pas travaillé pour être aussi fatigué.

⁴ La pensée d'Eve, qui est enclose dans sa poitrine.

⁵ Les seins nourriciers attirent Amour vers un idéal et non simplement vers le désir brut.

⁶ Le Ceste virginal est la ceinture de Vénus.

⁷ La description d'Eve est typique de l'esthétique féminine de la Renaissance. Cette description d'Eve fait penser au tableau *La Naissance de Vénus*, de Botticelli.

⁸ Ève ressemble beaucoup à Adam, mais dans ses yeux elle est mille fois plus belle.

Tout intentif l'admire, & même s'arreste,
Le corps jà tout lustré⁹, sur celle riche teste,
Où la beauté au vif est dépeinte en la face
De Lys, & Roses [...] et large front [...]
De raiz dorés orné reluisans à l'envi
De deux feux lampegeans, dans lesquels tout ravi
Il se mire, et se voit en son naïf miroir,
Qui lui fait tel qu'il est vivement apparoir¹⁰.

[...]

Ensemble s'entr'aymant ignorans ne savoyent
Par qui, à qui, pourquoy, & comment ils vivoyent
D'appétissante faim non point aiguillonnés,
Ne de soif alterée encor epoinçonnés.
Ne le chaud tressuant, ou le fremissant froid
A l'ombre avoit réduit, ou serré à l'estroit
Ceste innocente couple, ausquels joye & douleur
N'avoyent envermeillé, ni pâli la couleur¹¹
De leur plaisante face, en laquelle le rire
Luy fossoyoit la joue. Et sans aucun mot dire
Entr'eux s'entreplaisans à leur Dieu agréables,
Comme d'une bonté à la sienne semblables.¹²

Maurice Scève, *Microcosme*, Livre premier (1560)

⁹ Lustré : observé avec admiration.

¹⁰ Ces « deux feux » sont les yeux d'Eve, dans lesquels Adam se reflète. Il se découvre dans ces yeux comme dans un miroir. L'altérité lui permet de se connaître.

¹¹ Comme ils sont dans le jardin d'Éden, ils ne connaissent pas (encore) les vicissitudes de la vie, comme le froid, la faim, la chaleur étouffante... Ils ne connaissent que le bonheur.

¹² Ceci met en avant la proximité de l'être humain avec Dieu au commencement, avant son reniement causé par le péché originel.

Voltaire, « Genèse », *Dictionnaire philosophique*

Les dictionnaires se sont multipliés au cours du XVIII^e siècle. C'est à cette époque qu'est né le projet de l'*Encyclopédie* initié par d'Alembert et Diderot. Voltaire était partisan d'un dictionnaire maniable, portable, car un livre bref s'appréhende et se répand plus facilement qu'une encyclopédie en dix-sept volumes in-folio. Les articles de son dictionnaire sont semblables à de petits essais parmi lesquels celui sur la Genèse biblique, empreint d'ironie, est caractéristique du style de Voltaire. Il soumet le texte sacré à la pensée rationnelle et analyse toutes les assertions qu'il recèle afin de les confronter à la réalité, aux connaissances de son temps, puis il établit des correspondances avec d'anciennes religions orientales pour déterminer de quels cultes les auteurs de la Bible ont bien pu s'inspirer. Il adopte une posture sceptique et ne s'attache qu'aux faits décrits dans le texte.

En déiste qu'il était, Voltaire croyait en l'existence d'un Dieu abstrait (que certains philosophes de son temps appelaient l'Horloger) mais refusait les dogmes de la religion. Il préférait railler les textes desquels l'Église tirait sa légitimité plutôt que l'attaquer de front et prendre ainsi le risque d'être embastillé ou contraint à l'exil, désagréments qu'il s'était vu contraint de subir au début de sa carrière pour des vers satiriques sur les mœurs de la Cour.

« Le Seigneur prit donc l'homme, et le mit dans le jardin de volupté afin qu'il le cultivât. »

C'est fort bien fait de cultiver son jardin, mais il est difficile qu'Adam cultivât un jardin de mille lieues de long : apparemment qu'on lui donna des aides. Il faut donc, encore une fois, que les commentateurs exercent ici leur talent de deviner. Aussi a-t-on donné à ces quatre fleuves¹³ trente positions différentes.

« Ne mangez point du fruit de la science du bien et du mal. »

Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi Dieu ne veut pas que l'homme connaisse le bien et le mal. Le contraire ne paraît-il pas (si on ose le dire) beaucoup plus digne de Dieu, et beaucoup plus nécessaire à l'homme ? Il semble à notre pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit ; mais on doit soumettre sa raison, et conclure seulement qu'il faut obéir à Dieu¹⁴.

« Dès que vous en aurez mangé, vous mourrez. »

Pendant Adam en mangea, et n'en mourut point. Au contraire, on le fait vivre encore neuf cent trente ans. Plusieurs Pères ont regardé tout

¹³ Le Phison, le Géhon, le Tigre et l'Euphrate, lesquels étaient supposés délimiter le jardin d'Eden. C'est en étudiant la topographie du territoire que Voltaire déduit l'étendue du jardin (mille lieues de long, soit environ 4 000 km)

¹⁴ C'est là une interrogation philosophique que les théologiens ont encore bien du mal à résoudre. Le croyant doit-il obéir à Dieu alors que ce dernier lui a donné le libre arbitre ? Doit-il ignorer certaines connaissances alors que Dieu l'a mis sur Terre pour qu'il domine le reste de la Création ?

cela comme une allégorie¹⁵. En effet, on pourrait dire que les autres animaux ne savent pas qu'ils mourront, mais que l'homme le sait par sa raison. Cette raison est l'arbre de la science qui lui fait prévoir sa fin. Cette explication serait peut-être la plus raisonnable ; mais nous n'osons prononcer.

« Le Seigneur dit aussi : Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui. »

On s'attend que le Seigneur va lui donner une femme ; mais auparavant il lui amène tous les animaux. Peut-être y a-t-il ici quelque transposition de copiste¹⁶.

« Et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son véritable nom. »

Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce, ou du moins les principales ; mais il n'en est ainsi dans aucune langue. Il y a dans chacune quelques mots imitatifs, comme *coq* et *coucou* en celte, qui désignent un peu le cri du coq et du coucou ; *tintamarre*, *tricotrac* ; *alali* en grec, *loupous* en latin, etc. Mais ces mots imitatifs sont en très-petit nombre. De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou Dieu semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit : il en savait déjà plus que la Société royale de Londres et l'Académie des sciences.

Observez que c'est ici la première fois qu'Adam est nommé dans la *Genèse*. Le premier homme, chez les anciens brachmanes¹⁷, prodigieusement antérieurs aux Juifs, s'appelait Adimo, l'enfant de la terre, et sa femme Procriti, la vie : c'est ce que dit le *Veidam*¹⁸, dans la seconde formation du monde. Adam et Ève signifiaient ces mêmes choses dans la langue phénicienne : nouvelle preuve que l'Esprit saint se conformait aux idées reçues.

« Lorsque Adam était endormi, Dieu prit une de ses côtes, et mit de la chair à la place ; et de la côte qu'il avait tirée d'Adam il bâtit une femme, et il amena la femme à Adam. »

¹⁵ Voltaire fait ici référence aux membres du clergé héritiers d'un courant de pensée refusant de prendre la Bible au sens littéral et prônant une lecture plus symbolique du texte biblique.

¹⁶ Cette idée est si aberrante aux yeux de Voltaire qu'il attribue ce passage à l'erreur d'un copiste négligent.

¹⁷ Aussi orthographié « brahmane », membres du clergé de l'hindouisme chargés d'enseigner la doctrine de la religion. Voltaire s'étant intéressé aux religions ancestrales de l'Orient, il n'est pas rare de trouver de telles allusions dans ses textes.

¹⁸ Aujourd'hui orthographié *Veda*. Ensemble des textes de l'Hindouisme.

Le Seigneur, un chapitre auparavant, avait déjà créé le mâle et la femelle ; pourquoi donc ôter une côte à l'homme pour en faire une femme qui existait déjà¹⁹ ? On répond que l'auteur annonce dans un endroit ce qu'il explique dans l'autre. On répond encore que cette allégorie soumet la femme à son mari, et exprime leur union intime. Bien des gens ont cru sur ce verset que les hommes ont une côte de moins que les femmes ; mais c'est une hérésie, et l'anatomie nous fait voir qu'une femme n'est pas pourvue de plus de côtes que son mari. [...]

Voltaire, « Genèse », *Dictionnaire philosophique* (1764)

¹⁹ Voltaire insiste sur la contradiction des deux récits de Création alors qu'il les avait emmêlés jusqu'à présent sans pointer leurs différences pour faciliter la clarté de son exposé.

Victor Hugo, « Le Sacre de la femme », *La Légende des siècles*

Ce poème, écrit par Victor Hugo, chef de file du mouvement romantique, est extrait du recueil *La Légende des Siècles*, qui, à l'instar de *Microcosme*, se propose de peindre l'histoire de l'humanité. Ce poème est une ode à la beauté d'Ève, la première femme, qui semble parfaite. La description fait ressentir un subtil mélange de sainteté et d'érotisme, ce dernier étant plus caché, moins affirmé. Le narrateur semble être exalté par la vision de cette femme. En effet, Hugo utilise différents synonymes ou paraphrases du mot « boue », dans laquelle Ève est censée être façonnée ; nous pouvons ressentir ainsi tout le pouvoir divin : faire naître d'une matière aussi sale une femme parfaite, d'une beauté éclatante.

La dernière strophe est un concentré de couleurs et de douceur, notamment par le biais de cette énumération des fleurs, ce qui semble accentuer la douceur d'Ève, déjà sous-entendue dans le poème. Nous pouvons cependant noter qu'Ève, contrairement à ces fleurs, aurait dû être éternelle dans le jardin d'Éden, mais une fois le péché originel commis, elle est condamnée à se faner, comme elles. Mais ici, les fleurs sont principalement présentes pour mettre en avant la beauté d'Ève, entourée par ces fleurs personnifiées. On note également, une fois de plus, de la même façon que dans le poème de Maurice Scève, une véritable influence platonicienne. En effet, lorsqu'Hugo écrit « Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu, / Êtreindre la beauté sans croire embrasser Dieu ! », il y a cette idée du Beau qui permet d'atteindre une certaine transcendance, une vision transfigurée de la réalité. Ce passage, dont l'érotisme est palpable est, de fait, toujours rattaché au divin et à cette recherche de la transe qui permettra d'atteindre Dieu.

IV

Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité ;
Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.
Chair de la femme ! argile idéale ! ô merveille²⁰ !
Pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être²¹ ineffable pétrit !
Matière où l'âme brille à travers son suaire !
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire !
Fange auguste²² appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,

²⁰ On ressent, à travers ces exclamations, l'exaltation du narrateur face à la beauté de la première femme.

²¹ Cet « Être », c'est Dieu.

²² On note ici un oxymore, la fange étant un mot normalement méprisant qui se voit ici accolé à l'adjectif « auguste ». On ressent la force de Dieu, que rien ne semble pouvoir souiller.

Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu !
Ève laissait errer ses yeux sur la nature²³.

Et, sous les verts palmiers à la haute stature,
Autour d'Ève, au-dessus de sa tête, l'oeillet
Semblait songer, le bleu lotus se recueillait,
Le frais myosotis se souvenait ; les roses
Cherchaient ses pieds avec leurs lèvres demi-closes ;
Un souffle fraternel sortait du lys vermeil²⁴ ;
Comme si ce doux être eût été leur pareil,
Comme si de ces fleurs, ayant toutes une âme,
La plus belle s'était épanouie en femme²⁵.

Victor Hugo, « La sacre de la femme - Ève »,
La Légende des Siècles (1855-1876)

²³ Cette phrase est une coupure, car elle interrompt l'ambiance extatique de la seconde strophe, laissant place au calme, à la contemplation de la beauté.

²⁴ On ressent ici une célébration de la diversité de la nature et de ses couleurs, car Hugo cite des plantes exotiques, qui semblent cohabiter avec des plantes plus communes. Cela souligne également l'univers qu'était le jardin d'Éden, là où était rassemblée toute la beauté du monde.

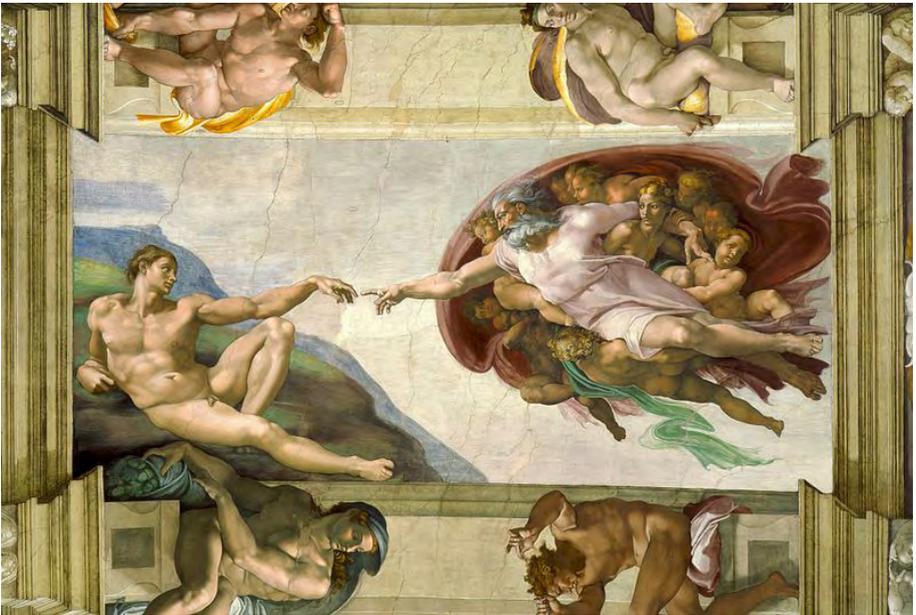
²⁵ Il est intéressant de souligner que la proximité d'Ève avec ces fleurs pourrait également provenir de sa chair qui sort tout droit de la glaise du sol. Ève semble être ici fortement liée à cette nature, qui ne la considère pas comme une intruse, mais l'accepte entièrement.

PROLONGEMENTS ARTISTIQUES

Michel-Ange, *La Création d'Adam*

Étant l'une des œuvres les plus connues de la création d'Adam, cette fresque du peintre italien Michel-Ange (1475-1574) représente en effet un moment clef de l'œuvre des six jours. A gauche est représenté Adam, à l'image des dieux de l'Antiquité dans sa musculature, mais également de Dieu présent dans le tableau. Tous deux sont à peu près dans la même position, créant une symétrie parfaite pour accentuer l'idée que l'Homme est créé à l'image de Dieu. Ce dernier, en tendant son index vers Adam, donne vie à sa création, alors encore nue, symbole d'innocence qu'il perdra lors du Pêché Originel (Genèse 3,1-13). Adam semble totalement abandonné : il ne fournit pas d'effort, c'est Dieu qui est penché vers lui. Alors que Dieu donne, Adam reçoit.

Dieu est entouré de chérubins, symboles du Paradis. Nous pouvons également apercevoir une femme autour de laquelle il pose son bras. Cette femme, souvent rattachée à Ève, serait alors au Paradis, aux côtés du créateur, pour attendre le moment où elle sera créée à son tour. Mais le symbole majeur de ce tableau est ce grand manteau rouge, de forme utérine, autour de Dieu. Il fait du Créateur, à la fois paternel et maternel, le véritable donneur de vie.



La Création d'Adam, Michel Ange, 1508-1512

Fresque de la Chapelle Sixtine,
Rome (Vatican), 280 cm x 570 cm

Michel-Ange, *La Création d'Ève*

Michelangelo Buonarroti, dit Michel-Ange, a réalisé entre autres les fresques de la Chapelle Sixtine, dont ce tableau est extrait – comme le précédent. Il représente la naissance d'Ève, qui occupe d'ailleurs la place centrale du tableau, entourée de Dieu et d'Adam, plongé dans le sommeil.

La figure de cette femme correspond très bien aux canons de beauté féminins du siècle : des cheveux blonds, presque dorés, un ventre rebondi (symbole de fertilité)... Il est intéressant de noter sa ressemblance avec Adam, notamment en ce qui concerne la couleur des cheveux, la structure du corps... Ici, nous ne voyons pas la côte d'Adam avec laquelle Ève aurait été sculptée, mais bien ce personnage féminin s'extirper du côté d'Adam, comme dans certaines interprétations du texte. Eve se trouve dans une posture de prière face à Dieu, comme un remerciement du cadeau de la vie qui lui est fait. Il est intéressant de noter ici que Dieu est ici habillé (comme dans *La Création de l'Homme*) ce qui établit en quelque sorte sa domination sur sa création, nue. En effet, lorsqu'Adam et Ève croqueront dans l'un des fruits de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ils s'apercevront qu'ils sont nus et en auront honte. De fait, cette nudité de l'être humain face à un Dieu vêtu de riches habits renvoie l'Homme à cet état que l'on pourrait nommer primitif, naïf, dans lequel il se trouvait. Cette domination du Dieu sur l'être humain se voit également au fait qu'il est le seul à se tenir debout : Adam est plongé dans une grande torpeur et Ève est dans cet état de soumission, l'échine courbée.



La Création d'Ève, Michel-Ange, 1509-1510

Fresque de la Chapelle Sixtine,
Rome (Vatican) 170 cm x 260 cm,

Rubens, *Adam et Ève au Paradis*

Pierre Paul Rubens est un peintre allemand du XVII^{ème} siècle qui appartient au mouvement baroque, il est d'ailleurs considéré comme le maître de ce mouvement, qui se traduit par des couleurs chaudes et des scènes vives. Cette œuvre semble moins baroque que ses autres tableaux, mais cela peut facilement s'expliquer par le fait que c'est l'une des seules peintures de jeunesse que l'on connaisse de lui.

Ce tableau met en scène Adam et Ève, Adam se tenant penché en direction d'Ève, comme dans un mouvement vers elle pour la courtiser tandis que la jeune femme se tient lovée contre un arbre, comme flattée. Il est intéressant de noter qu'ils occupent chacun un côté du tableau et ont tous deux les jambes croisés, chacun semblant ainsi être le miroir de l'autre. Les mouvements de leurs deux corps semblent se compléter, chacun épousant le corps de l'autre. Les couleurs du tableau sont très douces et les mouvements fluides, on ne sent aucune tension, aucune angoisse. Nous pouvons affirmer que ce tableau décrit très bien ce que nous pouvons imaginer être l'ambiance du jardin d'Éden. Mais surtout, ce tableau semble présenter une rencontre, la rencontre entre l'homme et la femme. Comme il était de coutume, l'homme courtise et la femme est courtisée. Cette scène traduit l'innocence qui précède le péché originel, le calme de leur amour. Sur ce tableau, aucune trace du serpent ou de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal, seulement ces deux êtres qui se rapprochent l'un de l'autre, dans une parade amoureuse tendre et candide.



Adam et Ève au Paradis, Pierre Paul Rubens, 1628-1629
Huile sur bois, 182,5 cm x 140,7 cm,
Rubenshuis, Anvers

NOÉ ET LA NOUVELLE ALLIANCE

Pauline COURBIÈRE, Louise FAUSSURIER,
Elodie GENIN, Pauline MIOT,
Nathalia OLECHOWSKI, Chahrazad SAHRAOUI,
Olivier SANDILANDS, Elsa THOMAS.

